

# Un besoin d'ailleurs très partagé

L'ailleurs, c'est la réinvention, l'emprunt, le retour.

LE MONDE DES LIVRES | 25.03.2010 à 17h50 • Mis à jour le 25.03.2010 à 18h06 |

Par Nils C. Ahl

**Dans la série des définitions possibles de l'ailleurs en littérature, distinguons la plus simple, celle qui dit qu'ailleurs, ce n'est pas ici - et que l'autre, ce n'est pas moi. A ce titre, quelques auteurs explorent aujourd'hui de nouvelles dimensions de l'ailleurs, parfois dans un cousinage étroit avec les écrivains voyageurs, mais pas toujours. Loin d'une irréductible nouveauté ou d'une mode, il s'agit d'un mouvement de fond, jamais interrompu depuis le romantisme et les cosmopolites. Ce courant, toujours puissant, charrie les alluvions de l'époque, remodèle les frontières de nos imaginaires et renouvelle nos fantasmes de cartographes amateurs. Il déjoue nos habitudes et déplace nos réflexes de lecteurs, comme pour nous rappeler que c'est le lecteur qui voyage. Jusqu'à se perdre.**

Au sens le plus strict, le plus géographique, *Bakou, derniers jours* (Seuil, 2010) d'Olivier Rolin, délicieusement subtil, ou *Le Passage du col* (Albin Michel, 2009) d'Alain Nadaud, suspendu entre ciel et terre, donnent le ton. Ils dessinent les nouveaux itinéraires de ce tournant de siècle, réels ou fantasmés. En ce sens, le geste de l'écrivain persiste depuis l'Italie ou l'Orient des romantiques, il s'agit d'un déplacement de soi. Le rythme s'est seulement affiné au contact de nos habitudes contemporaines, avec (parfois) *L'Usage du monde* (de Nicolas Bouvier) en bandoulière. L'écrivain est en voyage (ou en déplacement), mais pas forcément voyageur. Il est aussi romancier ou conteur, comme Franck Pavloff dans *Le Grand Exil* (Albin Michel, 2009), ou Sylvain Tesson dans *Une vie à coucher dehors* (Gallimard, 2009, Goncourt de la nouvelle). L'ouverture et la fermeture des frontières, les allers-retours entre l'ici et l'ailleurs, sont souvent à l'aune d'une respiration de soi et de la langue, ce qu'illustre très bien le dernier livre de David Fauquemberg, *Mal Tiempo* (Fayard, 2009). Prix Nicolas Bouvier en 2007 pour *Nullarbor* (Hoëbeke, 2007), à la fois hanté par Cuba, Hemingway et la boxe, David Fauquemberg joue sur une triple définition de l'ailleurs : géographique, littéraire et artistique au sens large. Son roman boxé s'inspire d'une autre terre et d'une autre langue, mais aussi d'une autre littérature (américaine) et d'une autre pratique de l'art (noble). **Il emprunte à la boxe, comme d'autres à la peinture - par exemple Emmelene Landon (*La Tache aveugle*, Actes Sud, 2010). En quête d'un autre souffle, d'une technique.** Ou d'une bonne main au double sens de Focillon et d'un jeu de cartes.

Chez de jeunes écrivains aux références littéraires aussi françaises qu'étrangères, comme Stéphanie Hochet, c'est parfois d'une très belle main dont il s'agit. Dans *Combat de l'amour et de la faim* (Fayard, 2009), l'Amérique de papier est aussi crédible que fantasmée. Le roman recycle tout, la langue, les modèles comme les images. C'est aussi le cas de *Nouveaux Indiens* (Seuil, 2009, Prix du premier roman) de Jocelyn Bonnerave : entre jazz, poésie, bilinguisme forcé, anthropologie mythique et roman gore de campus californien. De ces mariages réussis entre l'ici et les ailleurs, qu'ils soient géographiques, artistiques ou littéraires, on retiendra le métissage. On peut dire, en empruntant l'expression à Valéry Larbaud, que l'écrivain est comme un traducteur : il réinvente dans sa langue des formes qu'il emprunte à d'autres. L'ailleurs, c'est la réinvention, l'emprunt, le retour.

Ainsi, le beau *Londres-Louxor* de Jakuta Alikavazovic (L'Olivier, 2010), qui oscille entre références avouées, impressions de déjà-lu et mystères d'une écriture si vive qu'elle enivre. De

même *On ne boit pas les rats-kangourous* (Albin Michel, 2009), d'Estelle Nollet, ou *Les Hommes-couleurs* (Seuil, 2010), de Cloé Korman, deux premiers romans aux frontières brouillées et incertaines, qui dispersent leurs références dans des maelströms d'imaginaires et d'ailleurs. On s'y perd sans aucun doute, on est ailleurs. Profitons-en.

Nils C. Ahl

En savoir plus sur [http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/03/25/un-besoin-d-ailleurs-tres-partage\\_1324225\\_3260.html#3uwxPikukE7A6gQ4.99](http://www.lemonde.fr/livres/article/2010/03/25/un-besoin-d-ailleurs-tres-partage_1324225_3260.html#3uwxPikukE7A6gQ4.99)

## *La Tache aveugle* d'Emmelene Landon : ravisements du corps qui peint

Par petites touches, les trois héroïnes explorent des paysages intérieurs.

LE MONDE DES LIVRES | 11.02.2010 à 12h12 |

Par Nils C. Ahl

Dès les premières lignes, un saisissement. Des sensations qui surgissent au goutte-à-goutte. Comme si la langue d'Emmelene Landon, si précise, si pure, appelait les paupières du lecteur à se fermer, la respiration à se faire plus profonde et plus régulière, le temps à ralentir. Les détails et les lignes de la description semblent recouverts d'une pellicule homogène et glacée. La réalité est invalide. La perception est soudain détournée, reformulée et redessinée. On dirait un rêve. Un rêve aveugle avec la peinture pour destination.

Au cœur de ce court roman d'Emmelene Landon, née en Australie en 1963, écrivain, peintre et cinéaste, trois sœurs peignent et rêvent ensemble dans un atelier de la rue des Rigoles, à Paris. Elles écrivent, tour à tour, chaque chapitre. Fanny, Susannah et Diotime partagent un espace matériel et mental, mais restent seules. Elles sont les parties d'un tout, elles sont la partie d'un tout : chacune est une étape d'elle-même et des autres. De leur sensibilité et de leur art. Eprises de peindre, avant tout. En fuite intérieure depuis qu'un accident a rendu Diotime aveugle. Élèves malheureuses à l'École des Beaux-Arts de Paris (où la peinture est dépassée, "*mal vue*"), les trois sœurs inventent un jeu aux allures de fuite ou de folie. Plutôt que de subir les impératifs d'un art du XXI<sup>e</sup> siècle qui ne les touche pas, elles vont à la rencontre d'un paysagiste du XVIII<sup>e</sup>, Alexander Cozens (1717-1786), qu'elles choisissent comme professeur.

Le pari réussi d'Emmelene Landon est de rester fidèle à ce jeu d'enfants et de peintres. Ni le narrateur, ni le lecteur, ni les personnages ne sont dupes. Mais ils vivent intensément cette illusion qui n'en est pas une, sans hésiter, dans l'espoir d'une vérité à atteindre. Celle de voir sans voir, de voir vraiment. Habilement, Emmelene Landon s'inspire de la méthode de Cozens - une théorie des taches de couleur et de lumière qui anticipe le mouvement impressionniste - et décompose sa narration en plusieurs fils distincts (les trois sœurs, leur tante, un narrateur extérieur, d'autres encore). En plusieurs taches, à plusieurs mains.

L'effet est aussi progressif que délicieux, le récit n'apparaissant que peu à peu de la superposition et de la composition de ces petits chapitres déterminés, parfois très éloignés les uns des autres, au grain de voix tranchant. Isolés, insulaires. Il ne s'agit pourtant pas de faire de la littérature par taches, par touches, ou par fragments. Ce n'est pas l'essentiel. C'est trop simple. Dès les premiers mots, en effet, la vibration particulière de la langue d'Emmelene Landon transporte son lecteur ailleurs.

### **"Partir le plus possible"**

En réalité, ce livre est un voyage. Diotime, la première à prendre la parole, le dit sans détour (ni retour) : *"Je ne sais plus pourquoi nous devons voyager en pensée aussi souvent, ni pourquoi je suis devenue aveugle après l'accident."* Elle ajoute dans un souffle, sur le ton de l'urgence : *"Partir le plus possible."* On croit les trois sœurs possédées par la peinture, mais ce n'est qu'un véhicule qui leur permet d'atteindre un monde profond où le temps et l'espace sont éclatés et réconciliés. Aux voyages réels (dont l'effet est réel en tout cas, comme un aller-retour en Eurostar) correspondent des itinéraires entre le passé et le présent, Paris au XXI<sup>e</sup> siècle, Bath au XVIII<sup>e</sup>, les voyages du capitaine Cook aux antipodes.

L'art du glissement est poussé par Emmelene Landon à un tel degré de subtilité que parfois le lecteur s'y perd - avec ravissement. Cependant, le jeu ne prend pas le pas sur la réalité comme une drogue, ce sont les commandements logiques de la perception qui se brisent. L'aveugle voit. La littérature peint. Et d'une certaine manière, paupières closes et mains libres, le lecteur écrit son propre récit, de chapitre en chapitre. Grisé par le rythme du texte qui va s'accélération. Fanny l'avoue : *"Depuis l'accident, nous sommes pratiquement toujours on the move."*

Le mouvement, la surprise, sont les formules secrètes de ce livre. Les corps se révèlent dans l'actualité inattendue de leurs sens qui s'affinent. Comme aveugles. En ce sens, *La Tache aveugle* est une réponse au Rimbaud de *Sensation* et *Voyelles*. Comme un écho, l'architecture du livre s'organise autour de la fugue (musicale aussi), voire de l'exil, de la quête de la sensualité et du plaisir. Ce récit de la sensation épurée est un récit du corps. Ce sont les corps qui peignent, affirme Emmelene Landon, à la suite d'Henri Focillon qui le disait de la main, *"cet organe aveugle et muet"* (*Eloge de la main*, 1934). Le corps tout entier : de l'œil qui ne voit plus au sexe qui veut tout, il crée et transforme le monde loin des contraintes du temps et de l'espace. Pour sa seule beauté intérieure et subjective. De cette expérience, Emmelene Landon réussit à faire un roman puissant et profond. Ce n'est pas son moindre exploit.

Nils C. Ahl

## Télérama 3136 17 février 2010

A mi-chemin entre le roman et l'essai, entre la divagation et le précis d'arts plastiques, entre Tchekhov et André Breton, ce livre est l'œuvre inclassable d'une artiste peintre experte en apesanteurs bleu gris, en hauts bas vacillants, voyageuse en porte-conteneurs et en Transsibérien. A l'écrit, Emmelene Landon est une aquarelliste hors pair, qui n'a pas peur de se couler dans les pensées fusionnelles de ses personnages, Diotime, Fanny et Susannah, trois sœurs férues de peinture, mais déçues par l'école des Beaux-Arts. *« Pas besoin de s'expliquer, parce que chacune sait d'avance ce que l'autre va dire »* : leur accord est parfait, et leur besoin d'échappatoire unanime.

Pour remédier à la panne de transmission qui paralyse les cours de leur professeur porté sur « *l'événementiel pour nouveau Russe* », elles s'entichent d'un peintre anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, Alexander Cozens, et deviennent, en pensée, ses élèves particulières. La méthode du fantôme britannique, qui les méduse, consiste à fixer les taches. Du magma de couleurs qui coule du pinceau, elles font un puits sans fond dans lequel elles se jettent mentalement. Hypnose ? Hallucination ? Bouée de secours pour supporter l'affadissement du monde ? Emmelene Landon opte pour la troisième solution, avec une fantaisie qui va grandissant tout au long du livre. Comme Diotime (ainsi prénommée en hommage à la prêtresse du *Banquet* de Platon), qui sent que « *les parties de son corps ont la taille de leur sensation* », l'auteur laisse enfler son style puis l'assèche, pour un récit accordéon dont la musique affole puis calme. Invitation à la rêverie, refuge suprême et inattaquable, *La Tache aveugle* est un livre rare, offrant une profonde réflexion sur la peinture qui « *parle en bloc, discrètement, profondément, silencieusement, comme la tranche d'une falaise* ».

Marine Landrot

## L'AVIS DU ELLE :

Publié le 12 mars 2010 à 17h29

Comme elle parle bien de la peinture, Emmelene Landon ! On partage vite son bonheur à l'évocation de la vie d'atelier, des formes, des couleurs et des matières qui se créent sur la toile. Elles sont trois sœurs, élèves aux Beaux-Arts. Diotime, qui a perdu la vue mais continue de peindre, Susannah, la virtuose pour qui rien ne compte que l'art, et Fanny, qui rêve souvent éveillée. C'est cette dernière qui a l'idée d'entraîner les deux autres dans le « jeu ». Il s'agit de suivre l'enseignement de M. Cozens, un peintre anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont la technique consiste à utiliser des taches d'encre accidentelles comme esquisses pour les tableaux. Mais les trois sœurs ne se contentent pas de lire et de relire l'ouvrage du maître, « Nouvelle méthode pour secourir l'invention dans le dessin des compositions originales de paysages » ! Elles s'embarquent dans une aventure où l'imaginaire déborde sur la vie. Pour elles, M. Cozens et son fils, « Little Cousins », sont bien réels. On peut les rencontrer, les toucher et même leur faire l'amour... Avant d'écrire, Emmelene Landon peignait des toiles à dominante bleu-vert sur fond de cartes marines. De livre en livre, elle met en place un univers où il est question de peinture, d'amitié et de traversées aventureuses à bord de cargos qui traversent les océans. Avec « *La Tache aveugle* », elle approche plus que jamais le genre romanesque. On s'en réjouit et on grimpe à bord de ce livre en forme de paquebot. « *La Tache aveugle* », d'Emmelene Landon ( Actes Sud, 188 p. ). Hélène Villovitch

### CULTURE ET SAVOIRS

# Les trois sœurs, paysage avec personnages

JEUDI, 11 FÉVRIER, 2010

L'HUMANITÉ

**Passionnées de peinture, trois femmes prennent pour maître un peintre mort depuis deux siècles. Une réflexion sur la création où Emmelene Landon joue avec l'espace et le temps.**  
La tache aveugle d'Emmelene Landon. Éditions Actes Sud. 190 pages, 18 euros.

Ce que voulaient Fanny, Susannah et Diotime, en s'inscrivant aux Beaux-Arts, c'était apprendre à peindre. Ce qu'elles constatent, c'est que la peinture y est un art abandonné, une pratique «quasi morte». Pourquoi continue-t-on à étudier Bach, Haendel, Telemann, Scarlatti ou Mozart et plus du tout les peintres du passé, se demandent les trois sœurs ? Comment s'initier à ces secrets d'atelier, à cette science aujourd'hui perdue ? La réponse est simple : en se faisant les élèves d'un maître ancien. Parmi ceux qui n'ont pas dédaigné de s'adresser au public, Alexander Cozens écrivit en 1785 une Nouvelle Méthode pour faciliter l'invention de compositions originales de paysage. Pourquoi ne pas le choisir comme professeur ?

C'est là qu'Emmelene Landon, en douceur, procède à un coup de force de romancière accomplie, et projette les trois sœurs non seulement en Angleterre, mais à la fin du XVIIIe siècle, dans l'entourage de ce peintre et enseignant original. N'allons pas croire pour autant que le roman bascule dans le fantastique ou la science-fiction. Pas de machine à remonter le temps : simplement, le récit suit la volonté et l'humeur des héroïnes. Elles se sentent, en art, du XVIIIe ? Allons-y, décalons-nous de deux cents ans. Tout cela n'a pas d'importance, d'ailleurs. Ce qui compte, c'est l'effet de cette méthode de peinture. Alexander Cozens compose par taches, qu'il assemble jusqu'à ce qu'une forme apparaisse, qu'un paysage s'organise, autant dans l'œil du «regardeur» que dans la matière visible.

C'est ainsi qu'Emmelene Landon construit un roman dont les éléments épars forment à la fois un portrait, un itinéraire et un discours sur la peinture et la littérature. Les trois sœurs constituent un personnage unique, sous trois aspects, l'une, toute de sensualité exacerbée, l'autre, malgré son intérêt affiché pour le paysage, cherchant la représentation des corps, et Diotime, la troisième, aveugle, récapitulant dans sa cécité l'aspect intellectuel, presque désincarné de la représentation. Le roman se révèle ainsi, de scène en scène, comme le paysage de tache en tache. Le propos, fortement affirmé au départ, avait semblé se dissoudre dans cette multitude de touches, jusqu'à se préciser dans l'avancée de la narration. L'auteur nous donne ainsi, insensiblement, une double réflexion sur la peinture et l'écriture, faite d'émotion et d'une poésie envoûtante.

Alain Nicolas

## Livres Hebdo n°800 Vendredi 4 décembre 2009

### AVANT-PORTRAIT

#### Les vies d'Emmie

Un deuxième roman pictural de l'artiste voyageuse Emmelene Landon

Sans doute peut-on reconstituer une Emmelene Landon, à partir de son portrait éclaté dans *La Tache aveugle*, son deuxième roman après *Le Voyage à Vladivostok* (Léo Scheer, 2007). On entrevoit l'artiste, par éclats, dans chacune de ses trois héroïnes, trois sœurs, trois peintres. Chez l'aînée, Fanny (qui sonne comme Emmie, le diminutif de son prénom) surtout, et aussi chez leur vagabonde tante George, ancien officier radio dans la marine marchande. Mais s'il y a

beaucoup de ses quêtes, de ses points de fixation dans ce roman, tous les ingrédients ont été touillés dans le chaudron de la fiction. Alors par quelle Emmelene Landon commencer ?

Il y a l'étudiante aux beaux-arts de Paris au milieu des années 1980. Elle y est l'étrangère, l'Australienne arrivée en rance à quinze ans, après les Etats-Unis, l'Angleterre... Dans ces années-là, dans l'atelier de Leonardo Cremonini, elle rencontre Susanne Hay. Un moment fondateur dont on comprend tout le sens dans Susanne (Léo Scheer, 2006), le beau portrait qu'elle a fait de son amie si chère, peintre radicale et virtuose, disparue en 2004.

L'acte de peindre est peut-être le personnage principal de La Tache aveugle, un livre en gestation depuis plus de 15 ans. Au centre, la Méthode d'Alexander Cozens, peintre anglais du début du XIXe siècle, une grammaire picturale, un jeu pour composer des paysages à partir de taches, dont les trois sœurs appliquent les règles avec passion. « *Le récit se présente ici comme une combinatoire nouvelle d'éléments épars, la mise en forme d'idées chaotiques galvanisées par le rêve.* » La citation en exergue de Jean-Claude Lebensztejn, historien et critique spécialiste de Cozens et de son art de la tache, ne saurait mieux définir le projet. Emmelene Landon a elle-même peint des centaines de ces fameuses taches dans le bucolique atelier qu'elle a investi dans le haut Belleville, à Paris. Et certaines sont reproduites en tête de chaque chapitre du roman.

**Opiniâtre.** Il y a Emmie qui écrit. Depuis ce premier voyage, le départ de l'Australie quand elle avait six ans. « Sur le bateau, il n'y avait que ça à faire : écrire et peindre. » Emmie et le français. Cette langue qui n'est pas maternelle mais qu'elle pratique depuis trente ans et dans laquelle elle s'est sentie bien, tout de suite. Il y a Emmie la voyageuse. Qui, à 38 ans, a embarqué toiles, couleurs, caméra et stylos sans un tour du monde en cargo (*Le Tour du monde en porte-conteneurs*, Gallimard, 2003). Celle qui éprouve en mer « un sentiment océanique et carcéral ». Et qui aime les villes portuaires (« *la beauté et le désordre de Naples* », comme dit la tante George), les trains et les gares. « *Le déplacement est un déclencheur d'écriture, le mouvement provoque un processus de pensée.* »

Il y a Emmie et les strates de matière, d'inspiration, de temps. Emmie et la sensation. Où peinture et écriture, avec des moyens différents, tendent vers un même but : trouver accès à la sensation. Emmie et les maîtres. Que l'on peut choisir dans le passé, comme les trois sœurs, mais que l'on se choisit. Et c'est ça le plus important. La croyance dans « *le dépassement de l'intention* » : « *On trouve une jouissance à faire un effort pour toucher quelque chose au-dessus de soi. Un mot en anglais, que l'on emploie à propos de Dieu, désigne un peu cela : awe, une admiration mêlée de crainte.* »

Emmie qui a besoin de solitude et qui ne supporte pas le mou. « *Cet atelier m'attira par sa dureté, à l'opposé de l'ambiance salon de thé de certains autres ateliers des Beaux-Arts* », décrit-elle dans *Susanne*. Une fille volontaire, opiniâtre, instinctivement rétive. Beaucoup moins dispersée que ne le laissent croire ses curiosités multiples.

D'autres voyages au long cours en vue ? Elle aimerait écrire sur les ports. Estime qu'elle « n'aura jamais fini d'explorer la mer en peinture ». Et mûrit quelque chose sur l'Australie, les Aborigènes, constatant qu'avec le temps elle se rapproche de ces racines-là, qui ont influencé son rapport à l'espace et donc à la peinture. Elle a d'ailleurs réalisé un film, *Australie mère et fille*, il y a six ans. Car il y a aussi Emmie qui tourne des documentaires, joue, lit des voix off. Et celle qui produit des émissions de radio. Emmie la traductrice... Et plein d'autres encore dont on ne pourra pas parler, cette fois. Véronique Rossignol

# Le Figaro

<http://evene.lefigaro.fr/livres/livre/emmelene-landon-la-tache-aveugle-42192.php>

HOME CULTURE LIVRES

## Le trio des masques

Par **Thierry Clermont** Mis à jour le 27/01/2010 à 18:00 Publié le 27/01/2010 à 17:59

«La Tache aveugle» d'Emmelene Landon - Un récit troublant sur trois sœurs inséparables. Comme les Brontë, elles sont trois. Trois sœurs inséparables en ce début de XXIe siècle. Trois élèves de l'École des beaux-arts, à Paris. Trois artistes en herbe, également musiciennes en trio, fascinées par leur professeur, un peintre russe qui a fui le régime soviétique. Rapidement, Fanny entraîne ses deux sœurs dans une sorte de jeu qui tourne autour du paysagiste anglais du XVIIIe siècle Alexander Cozens, inventeur d'une méthode d'apprentissage de la peinture d'après des taches. À partir de là, les siècles vont se mélanger et se superposer, les lieux et les paysages vont se chevaucher, dans un récit fascinant et trouble, jusqu'au moment du drame qui précipitera la fuite du trio vers l'Australie, terre natale de l'auteur. Entre-temps, nous suivons les tribulations de cette fratrie à Naples, Londres, Senlis, où Diotime rejoint le fils de Cozens, le peintre Little Cousins. Diotime, qui a perdu la vue et qui déclare : « L'imposante actualité visuelle et sa lecture déclinée en modes, goûts, nostalgies et nouveautés n'ont plus de sens pour moi. » Ici, la voix de la narratrice relaie chaque personnage qui prend tour à tour la parole, en veillant à ne pas réveiller quelques spectres... Notons que chaque tête de chapitre affiche une vignette illustrée par l'auteur, qui a aussi fréquenté les Beaux-Arts de Paris... La Tache aveugle est son quatrième roman.

Thierry Clermont